

# Les poèmes d'Alice Legras, ma grand-mère

Quand paliraient vos yeux...  
Grand prix des Poètes Lorrains 1961

**Bernard Legras**

Préface de Marie-Noël Paschal

L'ouvrage présente les poèmes d'Alice Legras née Bourcier, ma grand-mère paternelle, pour lesquels elle reçut le Grand prix des Poètes Lorrains en 1961. Je rappelle aussi une partie de sa vie d'épouse et de mère de deux enfants, dont l'un Jean Legras, mon père, fut un mathématicien renommé, pionnier de l'informatique à Nancy. Les poèmes sont illustrés par des photos représentant Alice souvent entourée de sa famille.



Bernard Legras est professeur honoraire de la faculté de médecine de Nancy

**LES POEMES**  
**D'ALICE LEGRAS,**  
**ma grand-mère**

Quand pâleraient vos yeux...

*Grand prix des Poètes Lorrains 1961*

Bernard LEGRAS



## Table des matières

|                                        |    |
|----------------------------------------|----|
| Avant-propos .....                     | 7  |
| Préface de Marie-Noël Paschal .....    | 9  |
| Un peu de généalogie.....              | 11 |
| LES POEMES D'ALICE .....               | 17 |
| <i>Poésie dans un parc</i> .....       | 21 |
| <i>Pastel</i> .....                    | 23 |
| <i>Quatre de cordée</i> .....          | 25 |
| <i>Aperçus sur la mer</i> .....        | 27 |
| <i>La fosse aux ours</i> .....         | 29 |
| <i>Tels de blancs lévriers</i> .....   | 31 |
| <i>Princesse de la nuit</i> .....      | 33 |
| <i>Le souffle de la vie</i> .....      | 35 |
| <i>Fleurs dans la neige</i> .....      | 37 |
| <i>Un air tendre et plaintif</i> ..... | 39 |
| <i>Grisaille</i> .....                 | 41 |
| <i>La Victoire de Samothrace</i> ..... | 43 |
| <i>Aubade à la Vierge</i> .....        | 45 |
| <i>Le camée</i> .....                  | 47 |
| <i>Les digitales</i> .....             | 49 |
| <i>L'écuyère de cirque</i> .....       | 51 |
| <i>Regrets</i> .....                   | 53 |
| <i>Un Haut-Lieu de Lorraine</i> .....  | 55 |
| <i>La cloche</i> .....                 | 57 |

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| <i>Chante, mon flûteau !</i> .....                  | 59  |
| <i>Noces d'Or</i> .....                             | 61  |
| <i>Le Lac Noir</i> .....                            | 63  |
| <i>La ligne bleue des Vosges</i> .....              | 65  |
| <i>Dans un vase, trois roses</i> .....              | 67  |
| <i>Chanson</i> .....                                | 69  |
| <i>Romantisme</i> .....                             | 71  |
| <i>Un envol d'étourneaux</i> .....                  | 73  |
| <i>Le chant du cygne</i> .....                      | 75  |
| <i>L'Averse</i> .....                               | 77  |
| <i>Clair de lune</i> .....                          | 79  |
| <i>Sur le Mont Sainte-Odile</i> .....               | 81  |
| <i>Lorraine mon pays</i> .....                      | 83  |
| <i>O gloire fascinante !</i> .....                  | 85  |
| <i>Tout est grâce</i> .....                         | 87  |
| <i>Jour des Morts</i> .....                         | 89  |
| <i>Angoisse</i> .....                               | 91  |
| <i>Petits bateaux, grande chimère</i> .....         | 93  |
| <i>Rêverie</i> .....                                | 95  |
| LA VIE D'ALICE .....                                | 97  |
| J'ai cinq petits-enfants .....                      | 99  |
| Le grand-père maternel et les parents d'Alice ..... | 101 |
| Quelques événements marquants chronologiques .....  | 103 |
| La foi d'Alice et son expérience mystique .....     | 107 |

## Avant-propos

J'ai écrit cet ouvrage pour faire connaître les remarquables poésies d'Alice Legras, ma grand-mère paternelle, qui lui ont valu de recevoir le *Grand prix des Poètes Lorrains* en 1961.

Alice Legras née Bourcier était une femme aux qualités littéraires indéniables mais je veux rappeler aussi dans ce livre une partie de sa vie d'épouse et de mère d'un mathématicien renommé à Nancy, mon père Jean Legras, créateur du centre de calcul universitaire, ancêtre du LORIA.

Les poèmes sont illustrés par des photos représentant Alice souvent entourée de sa famille.

Mon amie, Marie-Noël Paschal, m'a fait le grand plaisir d'écrire la préface. Qu'elle en soit remerciée.





## Préface de Marie-Noël Paschal<sup>1</sup>

### *Alice au pays s'émerveille*

Les poèmes d'Alice Legras (1888-1975) sont d'une infinie délicatesse. Née à Saint-Dié des Vosges, elle est foncièrement attachée à son pays lorrain, qu'elle chante dans plusieurs pièces : Nancy et son Parc Olry, la Colline de Sion, haut lieu de Lorraine, la Ligne bleue des Vosges...

D'où lui vient ce besoin intense d'écrire des poèmes ? Des sentiments qu'elle a tus, mais non étouffés, depuis sa jeunesse : l'amour de la Nature, qu'elle peint à petites touches impressionnistes et charmantes ; d'une grande tendresse pour le monde qui l'entoure et l'émerveille ; et tout simplement de la Vie, qui l'enchant. Car « *La poésie est magicienne/ Qui transforme à tous les moments/ La rosée en vrais diamants* » écrit-elle. Pour Alice « *Tout est Grâce ici-bas, tout, jusqu'à la souffrance/ La musique et l'amour, l'enfant comme la fleur/ Mais aussi le chagrin, le souci, chaque pleur...* ».

Les poèmes que nous montre ici son petit-fils, et qui lui valurent le Grand Prix des Poètes Lorrains en 1961, sont en effet un véritable hymne à la Vie, qu'elle fonde sur une foi profonde et une passion pour la Beauté. Cette Beauté, don de Dieu, elle la voit partout avec des yeux d'enfant. Parfois nostalgique, le plus souvent enthousiaste, elle avoue : « *J'ai toujours eu dans l'âme un brin de fantaisie/ Qui donc en est la cause ? -Est-ce la poésie ?* »

---

<sup>1</sup> Marie-Noël Paschal, d'origine lorraine, s'est installée en Haute Provence il y a trente-neuf ans. Elle est agrégée de lettres classiques, titulaire d'une maîtrise d'histoire de l'art et d'un master d'archéologie. Amoureuse de sa région d'adoption, elle collabore depuis vingt et un ans au quotidien *La Provence*. Elle a écrit plusieurs pol'arts (des intrigues criminelles qui font revivre un ou une artiste) et un ouvrage sur les grandes affaires policières des Alpes de Haute Provence.

C'est cette fraîcheur de l'âme qui touche le lecteur. Dans un de ses plus beaux poèmes, qui ouvre le recueil, elle livre son secret :

*« Tant que vous saurez voir l'enchantement du monde  
Que vous écouterez les murmures de l'onde,  
Que vous apprécierez, sous leurs aspects divers  
La poésie et l'art, la beauté grave et pure,  
Que vos bras, pour autrui, resteront grands ouverts,  
Et que vous verrez Dieu dans toute créature...  
Quand pâleraient vos yeux, quand trembleraient vos pas,  
Votre cœur ne vieillira pas !*

Les poèmes d'Alice n'ont pas pris une ride. Soixante ans après le Grand Prix de Poètes Lorrains, ils nous émeuvent toujours.

## Un peu de généalogie



Alice Legras née Bourcier (1888-1975)      Félix Legras (1885-1971)

### *Alice, Félix et leurs parents*

Alice Marie Adine Bourcier est née le 11 mars 1888 à St Dié dans les Vosges.

Elle est la fille de Jeanne Mangeonjean (1859-1932) et d'Alfred Bourcier (1857-1943), qui fut principal au collège de St Dié.

Le père de Jeanne, Jean-François (1828-1901) fut inspecteur primaire puis maire de St-Dié de 1890 à 1896.

Elle se marie avec Félix Eugène Legras le 10 avril 1912 à St Dié.

Félix, né le 4 août 1885 à Ambacourt, fut professeur de mathématiques au lycée Poincaré à Nancy.

Il est le fils de Julienne Rambaud (1849-1907) et de Joseph Legras (1851-1933) qui fut instituteur et maire d'Ambacourt.

Alice décède en 1975 à La Rochette, à l'âge de 87 ans. Son mari l'a précédé de quatre ans, en 1971, à Montmélian, à l'âge de 85 ans.

### ***Les enfants d'Alice : Jean et Annette***

Jean Legras naît le 12 juillet 1914 à Soissons. Il sera professeur de faculté en mathématiques et un pionnier de l'informatique universitaire à Nancy. Il se marie avec Madeleine Moreau, la fille de Léon Moreau ingénieur et de Marthe François, en 1939 à Nancy. Le couple aura deux enfants : Bernard né en 1943 et Christiane née en 1944. Madeleine meurt en 1996 et Jean en 2012 à l'âge de 98 ans à la maison de retraite du Charmois à Vandoeuvre. Depuis 2014, une allée porte son nom à Vandoeuvre.

Annette naît le 22 août 1918 à St-Dié. Elle sera dentiste. Elle se marie avec Philippe Maréchal, ingénieur en papèterie, le fils d'Eugène Maréchal et de Marie Coutaz-Repland en 1951 à Laneuveville. Le couple aura trois enfants : Monique née en 1952, Véronique née en 1954, et Dominique né en 1959. Annette décède en 2008, à l'âge de 90 ans, à Grenoble.

### ***Les frères et sœurs d'Alice : Adine, François et André***

Adine naît en 1889. Elle se marie avec Georges Rosfelder, adjudant, en 1921 à Epinal. Il n'y aura pas d'enfants. Elle décède en 1941, à l'âge de 51 ans, à Albertville.

François naît en 1891 à St-Dié. Il sera agrégé de physique (Paris) et croix de guerre. Il se marie avec Julia Vincent<sup>2</sup>, en 1924 à Clamart. Il n'y aura pas d'enfants. Il décède en 1964, à l'âge de 72 ans, à Vincennes.

André naît en 1897 à St-Dié. Il sera un chimiste très connu. Il se marie avec Marie Vely, en 1928 à Boulogne sur Mer. Il n'y aura pas d'enfants. Il décède en 1974, à l'âge de 76 ans, à Boulogne.

---

<sup>2</sup> Julia s'est éteinte le 11 novembre 1997 à l'âge exceptionnel de 104 ans ; c'était la doyenne de Neufchâteau où elle a vécu dans sa maison quasiment jusqu'à la fin. Infirmière militaire, elle avait été ambulancière pendant la première Guerre mondiale à St-Dizier.

***Les frères de Félix : Paul et Louis***

Paul naît en 1876 à Haréville. Il sera instituteur puis après sa retraite explorateur. Il se marie avec Marie Anaïs Didier, en 1903 à Vecoux. Il n'aura pas d'enfants. Il décède en 1964, à l'âge de 87 ans, à Epinal.

Louis naît en 1879 à Haréville. Il sera instituteur. Il se marie avec Hélène Parizot, institutrice, en 1906 à Ambacourt. Le couple aura deux enfants : Blanche née en 1909 et Jeanne née en 1915. Louis décède en février 1916, à l'âge de 36 ans, à Badonviller, tué par un éclat d'obus dans une tranchée.

## **Les voyages de Paul**

Les étonnants voyages de Paul ont fait l'objet d'un article paru dans l'Est Républicain en mai 2005, sous le titre de « *Paul Legras, l'instituteur voyageur* ».

*Il est certainement le Spinalien et le maître d'école vosgien à avoir le plus voyagé, à une époque où il ne fallait pas compter sur le rapatriement sanitaire.*

*Dans le grenier de la coquette maison de Monique Buhr, qui domine le chemin de la Creuse, celui qui relie la rue de Lorraine à la Côte de la Vierge, plusieurs dizaines d'exemplaires d'un livre. Celui qu'a rédigé Paul Legras en 1956. Monique Buhr, qui l'a bien connu, raconte :*

*« Quand il est mort, et que sa propriété a été vendue, un bulldozer est arrivé pour faire tomber le petit cabanon qui lui servait de remise. Ma mère a eu mal au cœur de voir son livre partir ainsi à la décharge. Alors on a été récupérer les cartons ». Monique Buhr en a déjà donnés plusieurs exemplaires à ceux qui ont connu cet incroyable maître d'école. Elle s'en sert également comme lot à la tombola de l'association dont elle fait partie.*

*L'ouvrage de Paul Legras n'est donc pas tombé dans l'oubli. « Voyages et aventures en Afrique française : l'héritage » en 320 pages de l'homme qui, à Epinal, symbolise certainement le mieux l'anniversaire que l'on célèbre cette année : le centenaire de la mort de Jules Verne. Voici son histoire.*

### **Voyageur sans bagage**

*Paul Legras était grand, mince, d'une gentillesse naturelle, et il parlait tout doucement. Marié, veuf assez jeune, Paul Legras n'a pas connu la paternité. Et dans son beau métier d'instituteur, il était déjà voyageur. Il a fait la classe à Liézey, à Dompierre... Ce qui l'obligeait à partir toute la semaine : Paul Legras n'avait pas de voiture. Et c'est à pied et à vélo qu'il se déplaçait. Ce n'est qu'une fois en retraite qu'il va pleinement profiter de sa grande propriété située dans le chemin de la Creuse, aux portes du quartier de la Quarante-Semaine. Il y cultive un grand jardin, un verger.*

*Et à ses voisins, dont Monique Buhr, il raconte ses aventures à ses retours de voyage. « Ce qui nous a toujours le plus surpris, c'était la petite valise avec laquelle il partait ».*

### *Le train, le car et le chameau*

*Paul Legras ne s'embarrassait pas. Il prenait le large avec un petit sac en cuir de 40 cm sur 20. Dedans, un rasoir, une savonnette, un carnet de notes, deux chemises de rechange, deux paires de chaussettes les plus usées afin de pouvoir les jeter, et deux mouchoirs. Dans son livre, il s'en explique : « Combien de fois je me suis félicité de n'avoir pas de bagages lourds et encombrants... » Mais la valise avait son revers. Et dans les hôtels, on ne le prenait guère pour un client sérieux...*

*Paul Legras goûte à l'aventure en 1903. Durant les vacances de Pâques, il assiste à Tunis à un congrès de l'enseignement. Les choses sérieuses s'enchaîneront cinquante ans plus tard, à l'heure de la retraite.*

*En 1950, le Spinalien prend le bateau. Son moyen de locomotion préféré. « Le bateau, c'est un séjour agréable de rentier. On envoie ses soucis à la mer... » Mais Paul Legras est déçu de ce voyage en Algérie. « Je n'y ai pas trouvé le désert intégral sans eau et sans un brin d'herbe ». Alors il repart pour le Sénégal, afin d'atteindre le Sahara. Après six jours sur le Brazza, un bateau qui affrontera une tempête, Paul Legras débarque à Dakar. Pour rejoindre le Soudan, il va passer 40 heures dans le train. « Il faisait 40° à l'ombre, et 80 au soleil ». Il découvre le fleuve Niger. Et tombe à genou. « Il a des eaux transparentes comme le cristal ». Il le suivra sur 600 kilomètres. Le 6 mars 1952, Paul Legras est enfin arrivé aux portes du Sahara. Après 30 h de voyages en autocar, il arrive à Ouagadougou. « Le désert vous prend à la gorge ». Il passe le Tropique du Cancer, séjourne à l'oasis d'Adrar, traverse l'Atlas saharien, « des montagnes aussi élevées et boisées que les Vosges ». Paul a enfin vu le désert. Mais cela ne lui suffit pas. « Je croyais trouver dans une aussi vaste région des paysages plus variés ». Alors il s'embarque en 1954 pour le Congo.*

### *100.000 km à travers l'Afrique*

*Après six jours de bateau « sans voir les côtes », l'instituteur débarque à*

*Pointe Noire et fait connaissance avec la forêt Vierge « et ses arbres hauts comme des cathédrales ». A Brazzaville, le Spinalien essuie une tornade. « On se serait cru plongé dans un bain d'électricité ». L'excursion suivante, en 1956, va lui faire connaître le déplacement à dos de chameau. La traversée du Hoggar, plateau volcanique du Sahara algérien, dure cinq jours. Tout au long de ces 100.000 km à travers l'Afrique, Paul Legras s'arrêtera à chaque école, pour discuter avec les instituteurs, retrouver l'ambiance d'une classe.*



## **LES POEMES D'ALICE**



***Quand pâliraient vos yeux...***

*Grand prix des Poètes Lorrains 1961*

*Tant que vous saurez voir l'enchantement du monde,  
Que vous écouterez les murmures de l'onde,  
Que vous apprécierez, sous leurs aspects divers,  
La poésie et l'art, la beauté grave et pure,  
Que vos bras, pour autrui, resteront grands ouverts,  
Et que vous verrez Dieu dans toute créature...  
Quand pâliraient vos yeux, quand trembleraient vos pas,  
Votre cœur ne vieillira pas !*

## UN REMARQUABLE RECUEIL DE POESIES SIGNE ALICE LEGRAS-BOURCIER

*«Tant que vous saurez voir  
l'enchantement du monde,  
que vous écouterez les mur-  
mures de l'onde...  
...votre coeur ne vieillira pas».  
Et, s'il a vieilli, il retrouvera  
sa jeunesse en lisant les beaux*

**Est républicain 17 juillet 1963**

vers réunis dans le dernier recueil d'Alice Legras-Bourcier : «Quand pâleraient vos yeux», qui vient de sortir aux éditions du Lion, dans la collection «Art et Poésie».

Alice Legras-Bourcier n'est pas une inconnue, tant s'en faut. En 1961-62, cette Nancéienne de toujours, dont le mari est professeur honoraire au lycée Henri-Poincaré, obtint le grand prix des poètes lorrains, décerné par la Société des Poètes et Artistes de France.

Avec une infinie délicatesse, un tendre tact, un incomparable doigté, elle décrit la Nature qui l'entoure, cette merveilleuse nature de notre province, le Lac Noir, la ligne bleue des Vosges, Lorraine mon pays... Le luth d'Alice Legras-Bourcier chante les vertes frondaisons, les vastes horizons, les bois et les prés, il sait exprimer ce que les autres ressentent, distiller la beauté, nuancer les sentiments, en une merveilleuse palette.

«Quand pâleraient vos yeux...  
«quand chanteraient vos coeurs».  
C'est un livre qu'il faut lire, comme ajoutant un nouveau et précieux fleuron à la couronne constellée de joyaux qui forme l'oeuvre de notre concitoyenne.

«Quand pâleraient vos yeux» —  
En librairie à Nancy ou chez l'auteur, 39, avenue Foch - 5.50 F plus 0.25 de port.

Des commentaires élogieux dans l'Est républicain

***Poésie dans un parc***

Certains de nos jardins sont pleins de poésie...  
 Je songe à cet instant au charmant parc Olry,  
 A l'étang constellé comme la galaxie.  
 — Enchantement des yeux, quand le printemps sourit  
 L'abord est merveilleux : de parterre en parterre,

Des tulipes, par mille, émaillent les gazons.  
 Des arbres à l'écart, aux jeunes frondaisons,  
 Ménagent des recoins, pleins d'ombre et de mystère.  
 Un rocher pittoresque, à côté de l'étang,  
 Apporte au paysage un parfum romantique...  
 Cris d'enfants, chants d'oiseaux, ne troublent pour autant  
 Le calme de ce lieu, d'une grâce idyllique.

Dans les ronds-points, des bancs accueillent les flâneurs,  
 Ecoliers du jeudi — Dans le square en rocailles,  
 Sur le sable attiédi, des moineaux se chamaillent,  
 Au regard amusé de quelques promeneurs...  
 Comme fond de décor, l'église de Saint-Pierre  
 Découpe dans le ciel sa dentelle de pierre.

Un souffle poétique effleure, en haletant,  
 Les roseaux, le gazon, rosit les pâquerettes.  
 Tout le jardin frémit et chante le printemps,  
 Du calice des fleurs aux branches verdelettes.  
 L'enchantement lyrique atteint tous les buissons...  
 La beauté règne en tout, coloris ou chansons :  
 Cygnes dans le bassin, pinsons dans la ramure.

Le souffle poétique a gagné tout l'étang,  
 Les libellules-fleurs de la couleur du temps,  
 Les grands saules pleureurs, penchant leur chevelure.  
 — Le souffle poétique a fait vibrer ce lieu  
 Comme un luth argentin... puis remonte vers Dieu !



Alice jeune

***Pastel***

L'aubépine est fleurie : une épousée en blanc !  
Les brebis sont aux prés dans la fraîche verdure.  
Le soleil est léger ; le ciel est transparent.  
C'est le printemps jailli du sein de la nature...  
Les feuilles, d'un vert tendre, abritent bien des nids !  
La jonquille a poussé dans les bois rajeunis.  
Sur la terre en moiteur, où germent les semailles,  
Une rose vapeur sort de chaque sillon.  
Les teintes de pastel remplacent les grisailles,  
Et les fleurs de pêcheurs sont en éclosion.

Mon âme, laisse-toi pénétrer par ces charmes !  
Oublie à cet instant les rigueurs de l'hiver,  
Les drames de la vie, et les cris et les larmes...  
Respire la douceur qui rayonne dans l'air.  
Mon âme, entr'ouvre-toi pour recevoir l'haleine,  
Le souffle du printemps. — Sois la harpe éolienne  
Qui vibre en frissonnant aux ondes de l'air pur !  
Mon âme, reçois Dieu, en aspirant l'azur !



Alice jeune



***Quatre de cordée****A mon mari*

Ils sont venus à quatre, à quatre de cordée...  
 L'ascension fut rude et, par le vent, gênée.  
 Mais voici le refuge. — Et là, les quatre amis  
 Se sont jetés au sol et se sont endormis...  
 Dehors, la neige brille à la clarté lunaire.  
 La grande paix du soir descend du ciel sur terre.  
 Mais en bas, dans l'abri, les lieux semblent hantés.  
 Hélas ! c'est la rançon des nerfs surexcités !  
 — Phantasmes, cauchemars, spectres, songes morbides,  
 Tourmentent les dormeurs de leurs assauts perfides...

— L'Un se bat dans son rêve avec un grand vautour,  
 Luttant jusqu'à la mort, s'attaquant tour à tour.  
 Le rapace est vainqueur et dévore le foie  
 De l'homme qui devient une vivante proie !  
 — L'Autre, dans son délire, est au bord d'une faille.  
 Il voit des édelweiss, mais il sent qu'il défaille.  
 « Ah ! pouvoir les cueillir !... Où suis-je, en vérité ? »  
 Tout se perd dans la nuit, rêve, réalité...  
 — Le Troisième revoit la montée à la file,  
 Le sentier si glissant, l'escalier difficile,  
 Et l'arbrisseau, trop rare, où l'on peut s'agripper.  
 Quand pourra-t-on s'asseoir ? Quand pourra-t-on camper ?  
 Il faut marcher toujours !... Soudain la corde casse,  
 Il roule dans l'abîme, au fond de la crevasse !

— Le songe du Dernier, seul, a des ailes d'or.  
 L'homme atteint le sommet, après un long effort.  
 Il a vaincu l'espace. Il domine les mondes,  
 Comme un aigle planant dans les plus hautes ondes.  
 A ses pieds, la vallée où domine le vert,  
 Et les eaux miroitant au soleil découvert ;  
 A son niveau, les monts tout recouverts de neige,  
 Se dressant dans l'azur, comme en un long cortège ;

Au-dessus, l'éther bleu. — Partout, l'immensité !

Quand la nuit se termine, et sous un ciel ouaté,  
Les quatre voyageurs, en lutte continue,  
Assouvissant leur soif de la chose inconnue,  
Les quatre de cordée, ont repris le chemin...  
Attachés, sac au dos et piolet à la main,  
Ils marchent vers la cime, objet de convoitise !

C'est du poète aussi l'immortelle hantise,  
Cette pure blancheur dont son cœur est épris ;  
Car l'homme ne vit pas que de pain, mais d'esprit !

### ***Aperçus sur la mer***

*Homme libre, toujours, tu chéiras la mer* (Baudelaire)

Je la vis blanche et froide, aux rives de Belgique,  
Pâle comme les yeux d'une fille nordique.  
Puis je la retrouvai dans le Midi brûlant,  
Toute revigorée au soleil aveuglant,  
Mais c'est près de Quimper qu'elle ravit mon âme  
Et je restai sans voix, en regardant la lame  
Venir se fracasser sur les rochers d'Armor,  
A la Pointe du Raz, auprès des genêts d'or...

A l'instar des humains, la mer a ses colères :  
Le vent, comme un démon, bouleverse ses flots ;  
Noirs instants redoutés des pauvres matelots,  
Qui luttent corps-à-corps avec ces adversaires.  
— Mais pour attirer l'homme en ses brillants filets  
La mer a une voix, ainsi qu'une sirène.  
Câline, impétueuse, elle est comme une reine

Qui peut tout exiger de ses nombreux sujets.  
—La mer a des senteurs bien caractéristiques,  
Une odeur qui me plaît, faite d'âcres relents  
D'algue et de goémon, renfermés dans ses flancs,  
Et de toute la flore et la faune aquatiques.  
—La mer a des couleurs, du gris sale au vermeil,  
Tout comme une palette, ou comme un arc-en-ciel  
Virant du vert au bleu, mais toujours séduisante,  
Elle change de teinte à chaque heure du jour,  
Glauque dès le matin, sous la nue éclatante,  
Empourprée au soleil qui finit son parcours.

L'Esprit de Jéhovah planait au-dessus d'elle,  
A la création de la terre et des cieux,  
Lorsque tout était pur, sous un ciel radieux :  
C'est pour cette raison que la mer est si belle !



Alice jeune

***La fosse aux ours****Pour Monique et Véronique*

Les gros ours de la Pépinière<sup>3</sup>  
 Se dandinent sur leur arrière,  
 Avec des grâces d'éléphant,  
 Ou de proconsul triomphant...

Venus tout droit des Pyrénées,  
 Ils ont attendu des années,  
 Avant de se faire applaudir  
 Des gens venus pour s'ébahir.

Tous les bambins les reconnaissent  
 Du premier coup, et leur adressent  
 Leur sourire : ils voient dans chacun  
 Leur petit ours en tissu brun.

Sont-ils atteints de nostalgie  
 Devant un arbre en effigie,  
 Arbre en ciment et béton peints,  
 Leur rappelant les grands sapins ?

Revoient-ils les sites sauvages ;  
 L'antre, caché dans les branchages ;  
 Le miel, dans un tronc évidé ;  
 La proie, un isard attardé ?

— Mais amis, vous avez l'espace !  
 Sans souci, votre esprit rêve...  
 Relative captivité,  
 A défaut de la liberté !

---

<sup>3</sup> La Pépinière, situé à côté de la place Stanislas, est le plus grand parc de Nancy.

Tandis que d'autres sont en cage,  
Et là, réduits à l'esclavage...  
Ou dansent en jupon fané,  
Avec un anneau dans le nez !

Alors, bon gros ours, patience !  
Et que votre grotesque danse,  
Vos airs patauds, appesantis,  
Fassent rire grands et petits !

***Tels de blancs lévriers***

Un bosquet de bouleaux, par delà les sentiers,  
Apporte à la forêt un rayon de lumière.  
Dans le bois sombre, il est la seule note claire  
De corps blancs et nerveux, tels de blancs lévriers.  
— Les minces fûts de marbre, en colonne étirée,  
S'élancent dans le ciel comme un enchantement  
Dont mes yeux, enivrés pour toute la journée,  
Garderont au-dedans le pur frémissement  
De tons inattendus, de flou de rêverie...

Je vous ai contemplés, romantiques tableaux,  
Tout empreints de fraîcheur, de calme poésie.  
—Je vous ai caressés, mes lumineux bouleaux,  
Au feuillage ténu, fin comme une buée...  
Et de la poudre blanche à mes doigts est restée !



Alice enceinte attendant son premier enfant en 1914  
Sera-ce un fils ; Sera-ce un génie ?



***Princesse de la nuit***

Qu'est-il de plus exquis que la clarté lunaire  
Qui baigne la nature aux beaux soirs de l'été ?  
Tout est recueillement, plénitude, beauté,  
Après les bruits du jour, dans le silence austère.

Comme un globe de feu mille fois millénaire,  
Bel astre rayonnant sur un fond pailleté...  
O lune, lampe d'or, ton éclat velouté  
Eclipse dans le ciel la lumière stellaire !

Princesse de la nuit, viens caresser les toits,  
Va blanchir la campagne et lutiner les bois,  
Ou mirer ta splendeur dans l'eau de la lagune...

Tu fus mise là-haut pour notre enchantement ;  
Pourquoi t'évanouir, quand vient l'aube opportune,  
Phébé, joyau sans prix, gloire du firmament !



Alice avec son fils d'un an en 1915

***Le souffle de la vie***

Lorsque le voyageur, traversant le désert,  
Voit soudain s'élever, tourbillonner le sable,  
L'observe, déroulant ses spirales dans l'air,  
Et s'écroulant enfin, pauvre colonne instable ;

Et lorsque le marin, sur la mer en fureur,  
Voit la vague bondir et redescendre en trombes...  
—Voyageur, matelot, savent qu'un vent rôdeur  
Est passé sur la dune et le flot qui retombent.

— De même quand on jette un coup d'œil sur l'essor  
Des poussières, sans cesse en mouvement de vie,  
Formant l'individu, et, lorsque vient la mort,  
Retombant comme sable ou vague qui dévie,

Oui, l'on doit reconnaître en toute vérité,  
Que c'est un souffle qui, s'emparant de notre être,  
A mis dans notre cœur le charme et la bonté,  
La sagesse et l'amour, tout notre raison d'être.

Cette insufflation, qui donc si ce n'est Dieu,  
Qui voulant créer l'homme à sa sublime image,  
La versa dans notre âme, en haleine de feu ?...  
Certes, elle vient de lui ! — Qu'il en ait tout l'hommage !



Jean, Alice, Félix, Annette en 1919

### ***Fleurs dans la neige***

Je reverrai toujours le col du Lautaret,  
 Dans les Alpes de France, et n'oublierai jamais  
 L'atmosphère légère et presque immatérielle  
 Qui nous enveloppait d'une haleine irréaliste ;  
 Ni l'aspect imposant des hauts sommets neigeux,  
 Dont la cime semblait se perdre dans les cieux ;  
 Ni les rochers abrupts, couverts de cryptogames ;  
 Ni même le chalet où nous nous réchauffâmes ;  
 Pas plus que la blancheur, éclatant dans l'azur,  
 Et le soleil brillant d'un feu léger et pur...

Mais plus que ces splendeurs, ce qui me remplit d'aise,  
 Ce fut, près de la route, en joyeuse antithèse,  
 Des fleurs en très grand nombre, à deux pas des rochers ;  
 Car elles se trouvaient dans des champs enneigés.  
 — Sur un tapis tout blanc, ces sortes d'anémone,  
 Indigo, jaune, rouge, ou d'un bleu de Madone,  
 — Sourire de l'été — pointaient un œil brillant.  
 C'était une oasis, un aspect reposant,  
 — Malgré le froid très vif — du paysage austère,  
 Fait de neige et de rocs, dans un lieu solitaire.

La vie, en aucun lieu, ne veut perdre son droit !  
 Même dans les déserts, ça et là, l'herbe croît...  
 Et j'admirai combien la nature est vivace,  
 Qui fait pousser des fleurs au milieu de la glace !



Alice avec Jean, sa mère Jeanne et son père Alfred  
A St-Dié en octobre 1917

***Un air tendre et plaintif***

Comme un récif en mer, assailli par la houle,  
Mes souvenirs d'enfant m'envahissent en foule !  
— Je me rappelle un air joué par des hautbois,  
Un air tendre et plaintif, aux accents pleins de charmes,  
Profond comme la nuit, calme et triste à la fois,  
Et doux... d'une douceur à provoquer les larmes !

Et cet air que j'aimais, je l'avais oublié...  
Tout sombre dans le temps, ou la nuit, ou la brume !  
Mais après le naufrage, émergeant de l'écume,  
Une épave surgit, sur l'océan calmé.  
Ce sont les souvenirs de l'enfance lointaine,  
Voulant se faire jour à travers le domaine  
Aux replis très secrets de notre inconscient...  
— Mais je ne me souviens que de quelque fragment,

Et je m'épuise en vain sur cette mélodie,  
Sur le nom du morceau, sur celui de l'auteur ;  
La phrase musicale obsède ma pensée,  
Fatigue mon esprit trop interrogateur.

Aurai-je un jour la joie, avant le grand voyage,  
D'entendre entièrement, pour la dernière fois,  
L'air languissant et doux, joué par des hautbois,  
Et de m'en pénétrer, comme dans mon jeune âge ?



Alice avec ses deux enfants à Bayonne en 1923



***Grisaille***

Que la campagne est triste, en son linceul de cendre,  
Pendant les mois d'hiver ! Que mon cœur est serré !  
Où sont donc les oiseaux qui n'ont pas émigré ?  
La brume, en longue écharpe, au loin semble s'étendre.

Que la campagne est triste, aux cœurs vieux et transis !  
— O neige, viens du moins mettre tes touches blanches  
Sur ce sol désolé, viens recouvrir les branches,  
Qui sans toi ne sont plus que squelettes noircis !

Que la campagne est triste, et comme décrépite !  
L'horizon se dessine en profils efflanqués.  
— Verdures des forêts, combien vous me manquez !  
Pour réchauffer nos cœurs, bel été, reviens vite !



mars 1927

Devant : Annette, Joseph (le père de Félix), Alfred, Jean  
A l'arrière : Félix, Jeanne, Alice<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Sa mère la complimente dans une lettre : « Sur la photo en groupe, tu parais plutôt la grande sœur de Jeannot [surnom de Jean] que sa mère ». Alice commente dans *Le livre de Jean* que « les cheveux courts, les jupes courtes, les dents soignées, le teint frais, comme cela vous rajeunit... ».

### ***La Victoire de Samothrace***

Digne de Phidias, Lysippe ou Praxitèle,  
Ne rencontrant partout que l'admiration,  
Malgré les coups du sort, la mutilation  
De la tête et des bras... que de vie est en elle !

Père de la statue, anonyme sculpteur,  
Comme tu sus donner à son corps la souplesse !  
— Son attitude entière est pleine de noblesse,  
Bien faite pour fêter un roi triomphateur<sup>5</sup>.

Quelle sobre élégance en sa longue tunique  
Aux plis harmonieux, soulevés par le vent !  
— Dans sa légère écharpe au souple enroulement,  
Quelle féminité, quelle grâce pudique !

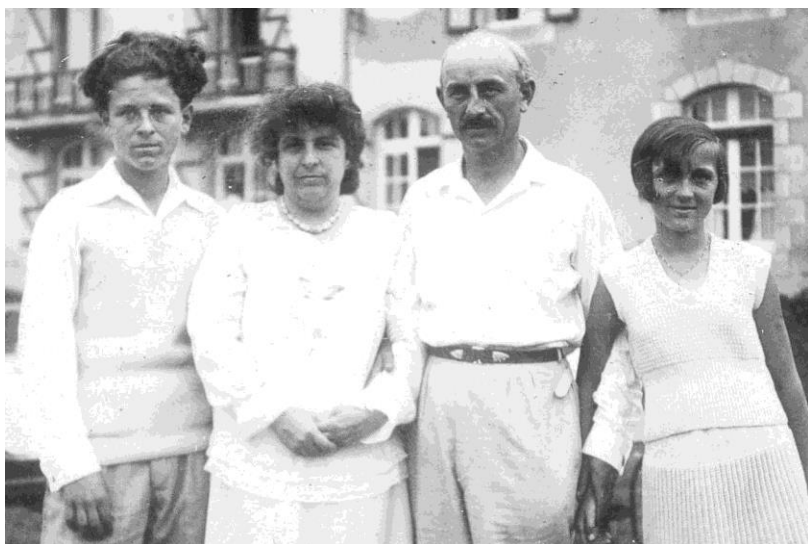
On devine aisément qu'elle est prête à l'essor,  
Tant son corps est vibrant, et tant sa ligne est pure.  
C'est le sommet de l'art de l'antique sculpture,  
Cette fleur de beauté, véritable trésor !

Le charme et la splendeur de la Victoire ailée  
Disparurent dans l'ombre et ne reprirent jour  
Qu'au bout de bien des ans, grâce à plus d'un concours  
Et la France accueillait la belle mutilée...

Dominant les chefs-d'œuvre au Louvre rassemblés,  
Elle apporte en son voile un peu de l'air attique,  
Sur son aile un reflet de la mesure antique,  
La grâce sur ses flancs, de gloire constellés.

---

<sup>5</sup> Démétrius 1<sup>er</sup>, roi de Macédoine.



Vacances en Bretagne en 1930  
Jean, Alice, Félix et Annette

*Aubade à la Vierge*

Tout le bleu merveilleux,  
Tout le bleu des beaux rêves,  
Des saphirs bleu de Sèvres,  
Sont au fond de vos yeux,  
Pleins d'une aube attendrie,  
Sainte-Vierge Marie !

Tout le rose éclatant,  
Tout le satin des roses,  
Sur vos lèvres se posent  
Comme joyeux printemps,  
Comme rose fleurie,  
Sainte-Vierge Marie !

Tout l'or de nos moissons,  
Du miel clair dans des vases,  
Le reflet des topazes,  
Sont dans vos cheveux blonds,  
Comme en une féerie,  
Sainte-Vierge Marie !

Car Dieu mit dans vos yeux,  
Vos cheveux, sur vos lèvres,  
— Rose, or, ou bleu de Sèvres —  
Ce qu'il créa de mieux ;  
Et vous fit admirable,  
O Vierge incomparable !

Mais toute la blancheur  
Des lis et de la neige...  
Dieu, par un privilège,  
Les mit dans votre cœur,  
Dans votre âme comblée,  
O Vierge immaculée !



En 1930, achat d'une voiture, une Peugeot 201,  
commandée en mars, livrée le 22 juin !  
Alice, Annette, Félix, Jean

Le 28 juin, Jean obtient le 2ème prix au Concours général.

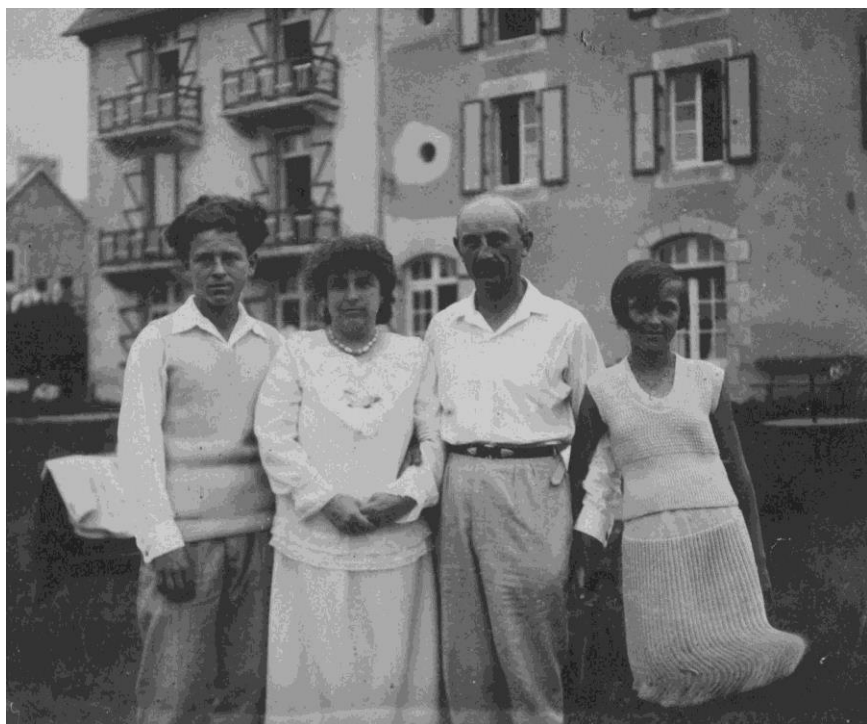
***Le camée***

Souvenir remontant dans le lointain des âges,  
 Dont le temps a tourné déjà beaucoup de pages,  
 Un beau camée ancien, véritable bijou,  
 Repose dans l'écrin d'un coffret d'acajou.

Taillé sur de l'onyx, cerclé de filigrane,  
 Eros, son arc en main, l'air juvénile et crâne,  
 Sort un trait du carquois, prêt à le décocher...  
 — Dans le fond, se détache en plein ciel, un rocher.

C'est bien moins le sujet galant qui m'intéresse  
 Que l'art incomparable et si pur de la Grèce !  
 — Camée au fin profil, image de beauté,  
 Tu évoques pour moi toute l'antiquité :

La Vénus de Milo, les temples à coupole,  
 Les marbres de Paros, Tanagra, l'Acropole...  
 — Tout en le regardant, ce bijou démodé,  
 Que de fois mon esprit très loin s'est évadé !



En 1931, en vacances à Trébeurden



### *Les digitales*

Les forêts de sapins ne sont guère fleuries...  
 Leur austère beauté dédaigne se parer !  
 — Des digitales pourpre, en longues théories,  
 Se dressent cependant sur le bord d'un fourré.  
 Leur tige est d'un seul jet, belle, mais vénéneuse,  
 Alignant ses doigtiers, à teinte somptueuse,  
 Garance ou violet. — Ce ne sont que grenats,  
 Améthystes en vrac, diamants incarnats !

Mille petites fées,  
 De leur hennin coiffées,  
 D'où tombe un voile d'or,  
 Animent ce décor.  
 — Là, si je ne m'abuse,  
 Que vois-je ? — Des lutins,  
 Dans la clarté diffuse,  
 Qui dansent sous les pins...

Minuit ! — Le bal commence !  
 Alors, dans le rond-point,  
 En chausses et pourpoint,  
 Se mouvant en cadence,  
 Les nains glissent sans bruit,  
 Durant cette nuitée,  
 Sur la terre, argentée  
 Par la lune qui luit...

Assez de rêverie ! En grappes élégantes,  
 Comme des feux ardents grimpant le long des pentes,  
 Elles brillent dans l'ombre, où la mousse a verdi,  
 Ces digitales pourpre, au port noble et hardi !  
 On en trouve à foison sur le Mont Sainte-Odile,  
 Dans les Vosges d'Alsace, aux entours des bosquets.  
 Elles sont au passant d'une moisson facile,  
 Et j'en ai rapporté deux énormes bouquets.



En 1933, en vacances à Luc sur Mer

***L'écuyère de cirque****A Jean et Madeleine Legras*

Je la revois encore, en robe de danseuse,  
— Rose et paillettes d'or — splendide et vaporeuse,  
Montant un cheval noir, une fleur aux cheveux...  
—Après un tour de piste, et debout à l'arrière,  
Traversant des cerceaux, elle volait, légère,  
Comme un oiseau de rêve évoluant aux cieux ;  
Puis retombait assise, et jupe épanouie,  
Envoyant un baiser à la foule attendrie...  
— Un ruban noir au cou, la cravache à la main,  
Elle était toute grâce, et d'un talent certain !

Avec mes yeux d'enfant, je croyais voir un ange !  
L'ambiance de fête éblouissait mon cœur !  
Mes dix ans confondaient, dans un étroit mélange,  
Les lumières du cirque et le profond bonheur...  
Et longtemps mon esprit échafauda ce rêve,  
Jusqu'à l'heure imprécise où l'enfance s'achève :  
Je croyais bien alors que ma vocation  
Était de devenir, ô songe grandiose,  
Ecuyère de piste, à robe en tulle rose,  
Une fleur aux cheveux. — Etrange ambition !

J'ai toujours eu dans l'âme un brin de fantaisie.  
Qui donc en est la cause ? — Est-ce la poésie ?



Sur cette photo, on aperçoit devant Paul Legras, le frère de Félix

**Regrets***A propos d'un vers de Victor Hugo<sup>6</sup>*

« Le geste auguste du semeur »  
 A disparu de nos campagnes.  
 On ne voit plus que le tracteur,  
 Dans la Lorraine ou la Champagne.  
 Et c'est la faute du progrès,  
 Du progrès qui partout fait rage...  
 En vérité, c'est bien dommage  
 (Mais à quoi bon tous ces regrets)  
 Qu'ait disparu de la campagne  
 Maintenant soumise au moteur,  
 Dans la Beauce ou dans la Limagne,  
 « Le geste auguste du semeur ! »

Mais le progrès aura beau faire,  
 Il n'empêchera pas l'oiseau  
 De gazouiller dans le roseau ;  
 Le printemps de sortir de terre ;  
 Le soleil, de briller aux cieus ;  
 Ni la fleur, de charmer les yeux.  
 Les grands bateaux n'ont plus de voiles,  
 Mais le ciel garde ses étoiles !  
 — Dans le siècle de la vapeur,  
 Oui, le progrès aura beau faire,  
 Malgré le ron-ron du moteur,  
 Le printemps sortira de terre !

---

<sup>6</sup> Dernier vers de : « *Saison des semailles, le soir* ». V. Hugo (Chansons des rues et des bois).



Vacances (1935 ?) avec Jean, Annette, Félix assis, Alice  
Dans mon livre sur mon père, j'avais mis cette légende  
*Jean pensait-il alors à son sujet de thèse sur « l'aile portante » ?*

### ***Un Haut-Lieu de Lorraine***

Colline de Sion, toi Colline Inspirée,  
 Chère au cœur de Barrès...  
 D'où vient ta renommée ?  
 Elle est due avant tout à ton attrait mystique,  
 A tes processions devant la Basilique ;  
 A la haute statue émergeant de d'église,  
 Image de la Vierge en une pose exquise ;  
 Aux cierges en buisson, brûlant sur la crédence,  
 Tandis que les Ave s'égrènent en cadence...

A côté du croyant, se trouve le touriste  
 Qui cherche dans le sol des étoiles de schiste :  
 Il faut en trouver dix pour être fiancée,  
 Et vingt pour prendre époux à la fin de l'année !  
 Le voyageur, séduit, traversant l'Esplanade,  
 Embrasse d'un coup d'œil les bois en enfilade,  
 Le chemin circulaire et la vue à la ronde,  
 Les fermes et les champs, sur la glèbe féconde,  
 Les villages épars dans une plaine immense :  
 Panorama splendide, un des plus beaux de France !

Sur les pentes en fleurs reverdit la prairie,  
 Et des mirabelliers bordent la bergerie.  
 — Lorsque revient avril, quand l'abeille s'envole,  
 Quand le poulain d'un an dans l'enclos caracole,  
 Quand les moutons au pré font une tache blanche,  
 Quand le chaton doré tremble au bout de sa branche,  
 Sion, comme un bouquet de fleurs — à grande échelle —  
 S'élève dans les cieux comme une caravelle !

— En juillet, puis en août, la Colline se dore  
Des tons les plus ardents que la nature arbore.  
La foule envahit tout. Chaque petit village  
Délègue sa bannière et son pèlerinage.  
La messe est en plein air. On écoute le prêche  
En serrant son manteau : la brise est toujours fraîche !  
On prie avec ferveur ; alors un souffle passe,  
Qui monte jusqu'au Ciel en traversant l'espace.

Comprenez-vous pourquoi chacun vient de la plaine  
Admirer pleinement ce Haut-Lieu de Lorraine ?



*La cloche*

Nous avions un ami, un de ceux que l'on aime  
 Pour leur aménité, leur complaisance extrême.  
 Son travail consistait à sonner à tout vent  
 Huit à dix coups de cloche, à l'instar d'un couvent ;  
 Et maintes fois par jour, la forte résonnance  
 Réglait toute la vie, animait la maison.  
 Les sons, graves et purs, s'égrénant en cadence,  
 Remplissaient l'atmosphère, en vibrante oraison...

— Ce cœur simple et modeste était l'homme à tout faire  
 De l'institution que dirigeait mon père,  
 Et même, il acceptait, sa tâche étant finie,  
 De jouer avec nous, ma sœur, mon frère et moi ;  
 Nous taillait des bateaux dans un morceau de bois ;  
 Se prêtait sans se plaindre à notre espièglerie ;  
 Réparait nos jouets. — Lui, son fils et sa femme  
 Habitaient dans la loge, jusqu'au moment du drame,  
 Il me semblait très vieux. Je l'avais toujours vu,  
 A mes yeux, il était la partie intégrante  
 Du petit univers qui m'était dévolu.  
 Il avait l'air heureux. — Mais un jour d'épouvante...

C'est la cloche de bronze, accrochée à un mur,  
 Qui causa son malheur, par un hasard obscur.  
 Lourde et de grande taille, elle était suspendue  
 A cinq mètres du sol et, par un câble, mue.  
 Or ce fut un matin que la chose arriva :  
 Après le premier coup, la cloche dériva,  
 Tomba sur le sonneur et lui fendit la tête.  
 Lorsqu'on le releva, il perdait tout son sang...  
 — Quand il fut sur son lit, je le vis, gémissant,  
 Luttant avec la mort, qui dans l'ombre s'apprête.  
 Le souffle court et rauque, il survécut deux jours.  
 — Il avait peu à peu repris sa connaissance.  
 Nous espérions encor, contre toute espérance.

Mais le bon serviteur s'endormit pour toujours...

Que sommes-nous ici ? — Rien qu'un peu de poussière  
Le fléau du destin nous écrase dans l'aire...  
Un écrou se détache, une cloche s'abat,  
Et pour son dernier coup, elle sonne le glas !

Un sentiment d'horreur, vis-à-vis de ce drame,  
Et d'épouvante aussi, me glaça jusqu'à l'âme.  
Longtemps je vis en rêve, cauchemar angoissant,  
Le malheureux, livide, et le visage en sang...  
—Ce fait-divers marqua la fin de mon enfance :  
J'avais vu de tout près la tragique souffrance.

***Chante, mon flûteau !***

*Pour Bernard et Christiane*

La Vierge a couché dans un linge  
Son enfant, joli comme un ange,  
Et le borde dans son berceau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

Joseph e ranimé la flamme,  
Couvre les pieds de Notre-Dame,  
Sur le feu fait bouillir de l'eau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

Tout en regardant la flambée,  
La Vierge voit la destinée  
De son enfant Jésus, si beau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

Jésus connaîtra la souffrance,  
Rencontrera la malveillance,  
Sera lié par le bourreau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

L'Etoile sur le toit se pose,  
Baigne tout d'une clarté rose,  
Et filtre à travers le roseau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

Quelques pâtres de la Judée  
Ont pris la route, à la nuitée,  
Offrent à l'Enfant un agneau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

Mais voici qu'on frappe à la porte :  
Un groupe de Mages apporte  
L'or, l'encens, la myrrhe, en cadeau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

Le Dieu qui créa cette terre  
Donne son Fils au prolétaire,  
Pour qu'il lui serve de flambeau...  
Et chante, chante, mon flûteau !

***Noces d'Or****10 avril 1912 - 10 avril 1962*

Mercredi, dix avril de l'an mil neuf cent douze...  
 En sortant de l'église — et mon cœur palpitait  
 Au bras de mon époux, moi, la nouvelle épouse,  
 Tandis que mon long voile à la bise flottait,  
 Je regardais tomber, en petite avalanche,  
 De gros flocons neigeux, couvrant ma robe blanche.

Des jours après des jours, emportés dans le temps :  
 Feuillet d'éphéméride envolés dans le vent !

Quand je tourne la tête et regarde en arrière,  
 J'ai ce très long ruban de route sous les yeux,  
 Parfois grise et parfois rayonnant de lumière ;  
 — Car c'est cela la vie, et c'est voulu des Cieux !  
 Ensemble, nous avons traversé la tempête,  
 Mais aussi traversé l'azur, le cœur en fête.

Des jours après des jours, emportés dans le temps :  
 Feuillet d'éphéméride envolés dans le vent !

Deux enfants sont venus : d'abord Jean, puis Annette,  
 Qui furent le soleil égayant le foyer.  
 Ce n'était que chanson, que rire, que risette !  
 Puis, suivant son destin, chacun s'est marié.  
 Eux aussi firent souche... — Et grandit la famille !  
 L'eau s'écoule sans cesse, et d'aiguille en aiguille,

Des jours après des jours, emportés dans le temps :  
 Feuillet d'éphéméride envolés dans le vent !

Ami, je t'ai donné le meilleur de moi-même.

— Pendant ces cinquante ans, toi, tu gagnas mon pain.

Sois-en remercié dans ce petit poème !

— Mon cœur contre ton cœur, ma main tenant ta main,

Nous poursuivrons ainsi le cours de notre vie,

Sur la route d'amour que nous avons suivie.

***Le Lac Noir***

Sur un fond sombre et triste, où nul arbre ne pousse,  
(Un cirque de granit, envahi par la mousse,)   
Dans un sommet vosgien, le Lac Noir apparaît.  
C'est un site sauvage, au cœur de la forêt...  
— Froide et profonde est l'eau, que retient la moraine !  
Il mérite son nom, ce lac couleur d'ébène,  
Car la haute falaise, à l'aspect saisissant,  
Tombe à pic sur ses bords, en s'y réfléchissant.  
— Ce miroir fantastique, en forme de losange,  
Inspire au visiteur un sentiment étrange !

La folle du logis, l'imagination,  
Nous poursuivra toujours, de son œil vagabond ;  
Et l'on s'attend à voir, sur l'eau froide et profonde,  
Un monstre fabuleux qui jaillirait de l'onde !



Devant : Félix, Alfred Bourcier, Georges Rosfelder (mari d'Adine)  
A l'arrière : « la bonne », Jean, Adine (sœur d'Alice), Alice, Annette



***La ligne bleue des Vosges***

Est-ce l'air ambiant, ou l'essence de l'arbre,  
Qui donne à la montagne un coloris bleuté ?  
La nature du sol : grés dur comme du marbre,  
Est-elle la raison de cette étrangeté ?

O forêts de sapins, votre charme est austère,  
Souvent majestueux, propre au recueillement !  
Le bois profond et sombre est presque un sanctuaire  
Qu'un orchestre invisible anime par moment.

C'est une symphonie : un chant d'oiseau qui tranche  
Sur le fond plus ténu d'un long bourdonnement ;  
Le bruit d'un écureuil sautant de branche en branche ;  
D'une pomme de pin qui tombe doucement ;

Et c'est un friselis d'aile soyeuse et douce ;  
Ou le cri d'un coucou, quand vient le renouveau ;  
C'est le pas d'un chasseur, assourdi par la mousse ;  
La chanson de l'eau vive, au cours d'un frais ruisseau...

Grand sapin d'un seul jet — au vert inaltérable,  
Au rameau persistant — s'élevant dans le bleu,  
Tu évoques pour moi, mon bel arbre immuable,  
Un cœur fidèle et pur, qui s'élance vers Dieu !



Le 15 septembre 1919, la famille s'installe au 33 de l'avenue Foch dans un bel appartement de six pièces pour une période de vingt ans, avant de venir au numéro 39 de la même rue.

Voici une photo plus tardive où on les voit attablés  
dans la salle à manger :  
de gauche à droite : Alice, Annette, Félix, Jean

***Dans un vase, trois roses***

Un vase de cristal d'où s'élancent trois roses ;  
Un faisceau de soleil mettant une lueur ;  
Des éclats lumineux ; de l'or, de la couleur...  
— Pure et calme beauté, vers toi nos mains se haussent.

Dans la création, comme en apothéoses,  
Les fleurs, œuvre de Dieu, règnent avec splendeur !  
Près des productions du divin Ciseleur,  
Ce que font les humains, c'est bien petites choses...

Admirens l'univers ; les oiseaux dans l'azur ;  
Des capucines feu grimpant le long d'un mur ;  
Le baiser du printemps ; des lèvres qui sourient ;

Le chant d'un rossignol ; le ciel bleu sur les toits ;  
Des enfants à genoux, mains jointes et qui prient ;  
Un blanc rayon de lune, à travers les grands bois.



Alice et Félix fêtent leur noce d'argent le 10 avril 1937  
Jean a 23 ans, Annette 19 ans  
Le père de Félix est présent

*Chanson*

Au jardin de mon âme, il se trouvait jadis  
 Toutes sortes de fleurs, comme en une oasis :  
 Les roses de l'amour, de la jeunesse ardente  
 Au cœur extasié, de la joie enivrante.  
 — Mais malheureusement, il y poussait aussi,  
 A côté du bonheur, plus d'un pauvre souci.  
 Les rosiers sont fanés, la pente étant gravie.  
 Les soucis sont restés. — Mais n'est-ce pas la vie ?

Au jardin de mon âme, où descendait le soir,  
 J'ai moulu faire alors un joli reposoir :  
 J'en ai supprimé l'herbe, et vite l'ai brûlée ;  
 J'ai sarclé le parterre et ratissé l'allée,  
 Pour préparer la voie à un Amour plus fort,  
 Qui dépasse la chair, qui dépasse la mort,  
 A l'Amour Incarné. — Dans mon âme assouvie,  
 Les soucis sont restés. — Mais n'est-ce pas la vie ?

Au jardin de mon âme, où tout était flétri,  
 J'ai remis des rosiers. — L'Amour a refleurì,  
 Un Amour bien plus pur ! — J'ai semé l'espérance  
 Qu'un jour, je verrai Dieu... J'ai la ferme croyance  
 Qu'un jour, il descendra dans ce coin de mon cœur.  
 Je verrai face à face le divin Moissonneur  
 Qui fera son butin. — De mon âme ravie,  
 Les soucis s'en iront : J'entrerai dans la Vie !



1938 : Jean, son fils (23 ans) se fiance avec Madeleine Moreau (18 ans)<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Alice écrit : « Le jour où Jean nous fit part du désir de se marier, ce jour-là fut pour moi bien, bien triste, car je savais que marier son fils, c'est le perdre en grande partie, et mes larmes coulèrent longtemps sans que je puisse les retenir ». Jean écrit le 28 mars : « Je suis très heureux que Madeleine ait fait à Maman une très bonne impression ».

***Romantisme***

La poésie est un bel ange  
Qui plane entre nous et les cieux,  
Dans un halo prestigieux,  
Loin des laideurs, loin de la fange,

Un ange au front ceint d'un jonc d'or  
Où scintille une douce étoile ;  
Un ange, revêtu d'un voile  
Qui voltige autour de son corps...

La poésie est magicienne,  
Qui transforme à tous les moments  
La rosée en vrais diamants,  
Cendrillon, en brillante reine.

La poésie aime le soir,  
L'ombre, indispensable au mystère,  
La lande, la tour solitaire,  
Le rêve flou, le nonchaloir.

Elle aime aussi les heures claires  
Du matin... les bois, les ruisseaux ;  
Et s'ébat par monts et par vaux,  
Ses pieds nus frôlant les bruyères.

Ne cherchant qu'à nous émouvoir,  
Cette charmante sensitive  
Craint une lumière trop vive,  
La raison pure et le savoir ;

Et s'étonne que son empire  
De bien des gens soit peu connu...  
Tandis que son œil ingénu  
Les contemple dans un sourire.

Et presque à leur insu, parfois,  
Elle adoucit leur pauvre vie.  
— Ne nous quitte pas, Poésie...  
Nous avons tous besoin de toi !



***Un envol d'étourneaux***

Nous étions en plein champ, dans les avoines mûres,  
Les trèfles, les maïs et les buissons de mûres...  
Déjà repoussait l'herbe, après la fenaison.  
Nous venions de cueillir une large moisson,  
Bleuets, coquelicots et maintes fleurs rustiques  
Qui bigarrent les blés comme des majoliques,  
Quand près de nous, soudain, retentit un klaxon...

Plus de cent étourneaux cachés dans un buisson,  
Apeurés par le bruit, tout à coup s'envolèrent  
En un groupe compact, à deux mètres des terres.  
— Dans un ciel bleu-saphir, leur noir scintillement,  
Par courts battements d'aile, ondulait lentement...  
— Vingt secondes plus tard, les oiseaux s'égaillèrent,  
Comme un jet de rayons, au temps des heures claires,  
Comme un feu d'artifice, aux beaux soirs estivaux.

Vision de beauté, cet envol d'étourneaux,  
Au mois d'août, en plein champ, dans les avoines mûres,  
Les trèfles, les maïs et les buissons de mûres !



29 septembre 1943

Alice (58 ans) avec Jean, son fils et Bernard, son petit-fils,  
le premier de ses cinq petits-enfants

### ***Le chant du cygne***

*A Annette et Philippe Maréchal*

On prétend que le cygne, à son heure dernière,  
Sentant venir à lui l'appel mystérieux,  
Lance comme un défi ses chants harmonieux,  
Lui qui n'avait de voix durant sa vie entière...

Ce n'est que depuis peu, depuis très peu de temps,  
Que l'inspiration me suit comme une amie.  
Je n'avais jusqu'alors jamais chanté la Vie...  
Il fallait pour cela le ravage des ans !

Car depuis quelques mois, et malgré mon grand âge,  
La muse ne m'accorde aucun temps de repos :  
Elle vient m'imposer son règne à tout propos,  
Mon cœur est presque, alors, aussi jeune qu'un page !

Il se répand en vers, ce cœur ce troubadour.  
— Quand mon âme est trop pleine, il faut qu'elle s'épanche !  
La poésie en moi, c'est la seule revanche  
Sur la mort, approchant de son pas de velours.

Mais c'est plus que cela : c'est la source vibrante  
Qui veut s'épanouir et poursuivre son cours.  
C'est le feu, l'enthousiasme, et le dernier recours  
D'une âme inassouvie, et qui pleure, et qui chante !

Souvent je m'interroge, ou je demande aux Cieux,  
Quand je vois mes cheveux, blancs comme de la neige,  
Et les ombres du soir descendant en cortège :  
« Est-ce mon chant du cygne ? — Est-ce mon chant d'adieux ? »



A mon baptême, le 21 août 1943, toute la famille pose pour l'événement sauf Jean, mon père qui prend la photo. Derrière, entre Alice et Marthe la mère de Madeleine, qui me porte dans ses bras, il y a derrière Léon, son époux. Encadrant maman, Jean, son frère et Janine, sa sœur.

***L'Averse***

La pluie aux vitres claque, en un clair cliquetis.  
 Elle claque au jardin, où petit à petit,  
 Le terrain détrempé se transforme en cloaque.  
     Entendez-vous ? L'averse claque !

Elle tombe, serrée, écrasant les semis,  
 Eclaboussant les lis, dont la tige frémit.  
 Elle assombrit le jour, derrière la vitre opaque.  
     Entendez-vous ? L'averse claque !

Du verger en promesse, elle a coulé le fruit.  
 — Les oisillons, guettant le soleil qui a fui,  
 Frissonnent dans leur nid, sous cette eau démoniaque.  
     Entendez-vous ? L'averse claque !

L'averse se déverse en la chaussée qui luit,  
 Et dans les caniveaux, qui lui servent de lit.  
 Elle rit de nous voir patauger dans sa flaque !  
     Entendez-vous ? L'averse claque !

Enfin, les oisillons peuvent sortir du nid !  
 Le soleil apparaît... Le déluge est fini !  
 Le jardin a repris son air paradisiaque.  
     Et maintenant, plus rien ne claque !



Au premier rang : Madeleine (Christiane sur ses genoux et Bernard  
dans le landau), Annette et Alice  
Derrière : Jean, Félix, ? (grimpé sur le banc)  
Vers l'année 1945

*Clair de lune*

Les roses sous la lune ont un aspect nacré,  
Et de leur cœur s'exhale un chaud parfum musqué.  
La roseraie en fleurs, claire dans la nuit claire,  
Reçoit sur ses rubis la laiteuse lumière.

Dans le bassin de marbre où dort un nénufar,  
La lune se reflète en un disque blafard,  
Tandis qu'un rossignol, pour charmer sa compagne,  
Lance son chant d'amour à travers la campagne.

Comme une eau qui s'écoule en un jardin fleuri,  
Un ramier qui roucoule, un enfant qui sourit :  
Tout est sérénité, tout est béatitude...  
— Courte félicité dans notre inquiétude !  
— Profite bien de l'heure, en lui tendant les bras,  
Où passe le bonheur, si léger soit son pas !



Le 27 décembre 1951, Annette se marie à Laneuveville, près de Nancy, avec Philippe Maréchal. Elle est dentiste et lui ingénieur en papeterie. Sur la photo de groupe prise au printemps (fiançailles), je me tiens devant Annette et Philippe et ma sœur Christiane devant les sœurs de Philippe (Pauline et Marie-Thérèse). Maman donne le bras à Lala mon arrière-grand-mère. Jean est derrière elles. Alice est à la droite de sa fille et Félix à l'arrière.



***Sur le Mont Sainte-Odile***

Implanté sur le roc, battu par tous les vents,  
 Tout en haut du sommet, le vieux couvent se pose.  
 Il est toujours debout, depuis plus de mille ans  
 — Dominant les forêts, le site est grandiose...

Ce que j'aime le plus, c'est, de tout ce Haut-Lieu,  
 L'atmosphère de foi, de paix conventuelle,  
 L'air pur, frais et léger, des cimes près de Dieu,  
 Et le charme envoûtant d'une antique chapelle.

J'aime ce sanctuaire et son recueillement,  
 Ses mosaïques d'or, à la gloire du Maître ;  
 Et j'aime apercevoir, dans le cloître roman,  
 La robe d'une Sœur, la soutane d'un Prêtre.

Quand la haute statue, au geste protecteur,  
 Lorsque descend la nuit, s'entoure de mystère,  
 De leur timbre assourdi, d'où monte une rumeur,  
 Les grands sapins bleutés bercent le monastère.

Abbesse Sainte Odile, abbesse aux yeux voyant<sup>8</sup>  
 Patronne de l'aveugle et celle de l'Alsace,  
 Dont l'âme revient là, dans votre ancien couvent,  
 Dont les restes sacrés dorment dans une châsse,

Ayez pitié de ceux qui vivent dans la nuit,  
 Lorsqu'ils viennent à vous, avec leur canne blanche.  
 — Qu'ils baignent dans un rêve, aux autres interdit,  
 Afin que Dieu leur donne ici-bas leur revanche !

---

<sup>8</sup> Sainte Odile est représentée tenant un livre, sur lequel sont dessinés deux yeux ouverts, pour rappeler qu'elle fut aveugle, puis guérie miraculeusement.



Alice et Félix

*Lorraine mon pays*

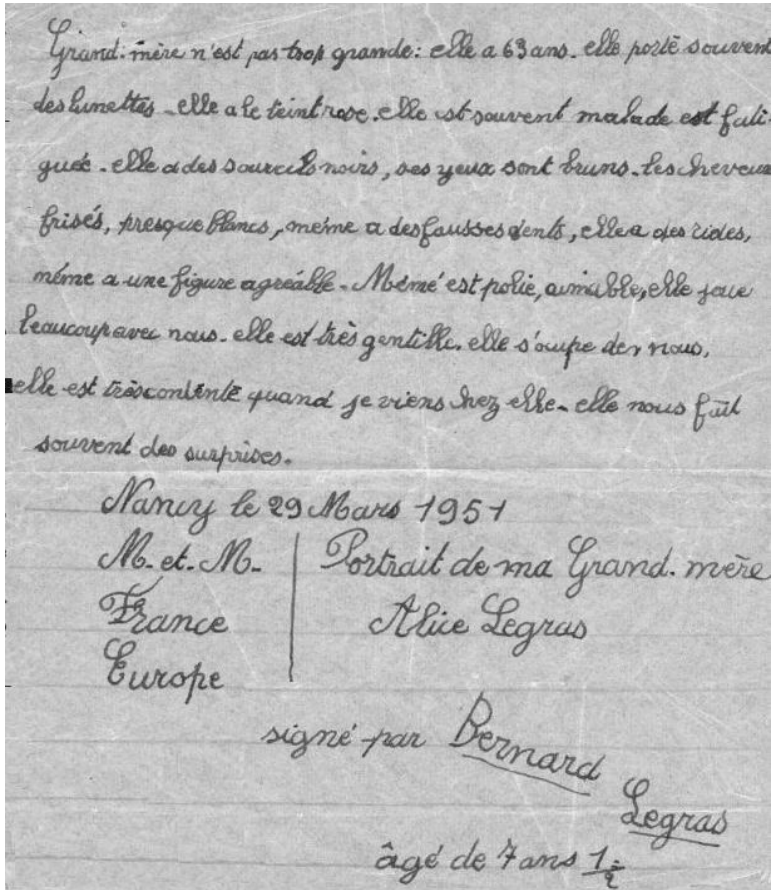
Lorraine mon pays, ma petite patrie,  
 Combien tu me parais pleine de poésie !  
 Je sais des coins charmants : des saules sur les eaux,  
 Des étangs et des lacs, bordés par des roseaux,  
 Des champs d'épis dorés, remplis de marguerites,  
 Et des nids de verdure où les oiseaux s'abritent...  
 Sous un ciel nuageux, les larges horizons  
 — S'étendant de l'Argonne aux vertes frondaisons  
 De nos sapins vosgiens, — forment un éventaire.  
 La plaine aux tons pastels et la forêt austère,  
 Tout le long de l'année et à tous les moments,  
 Expriment un grand calme ! Et divers éléments,  
 Ciel trop souvent voilé, charme d'une embellie,  
 Brumes, recueillement, douceur, mélancolie,  
 Produisent une race à l'esprit pondéré :  
 Jeanne d'Arc, Lyautey, Barrès et Poincaré...

Le « beau » fleurit partout, au pays de Lorraine,  
 Comme coquelicots, bleuets ou marjolaine :  
 C'est Nancy, grande ville, avec ses portes d'or,  
 Lieu de science et d'art, dans un brillant décor ;  
 Metz, qui la suit de près, sa sœur et sa rivale,  
 Avec son Esplanade, avec sa Cathédrale ;  
 C'est Saint-Mihiel, où Richier fit sa « Mise au tombeau » ;  
 C'est Toul et Saint-Gengoult<sup>9</sup>... Partout fleurit le beau !

Sérieuse Lorraine, aux yeux clairs et pensifs,  
 Tes enfants, qui souvent ne sont guère expansifs,  
 Sont fiers d'être lorrains, d'appartenir aux terres  
 Où germent les moissons, les héros, les trouvères...  
 Lorraine mon pays, qu'il soit le bienvenu,  
 L'hommage que t'adresse un cœur simple, inconnu !

---

<sup>9</sup> Charmant petit cloître gothique.



Mémé est très gentille  
 Voici comment je percevais ma grand-mère en 1951  
 (elle m'avait demandé d'écrire son portrait)

***O gloire fascinante !***

Jeanne d'Arc, Guynemer, Michel-Ange, Racine,  
Et vous tous qui forcez notre admiration,  
— Chacun gagnant le Prix, chacun premier champion,  
Devant vous tous, Géants, le monde entier s'incline !

Foch, Beethoven, Pasteur, de Gaulle, Lamartine,  
Vous nous servez d'exemple, en levant le fanion  
Sur la voie idéale, en étant le rayon,  
Le reflet, dérivés de la Gloire divine !

Car la célébrité fut donnée aux vainqueurs  
Pour entraîner plus haut l'envol de tous les cœurs...  
— Tant qu'il sera sur terre une âme palpitante,

Des mains pour applaudir, des lèvres pour chanter  
La science, la foi, la valeur, la beauté,  
Tu nous fascineras, Renommée éclatante !

quels bons moments j'ai passés  
avec toi, mon petit Bernard, et avec  
Christiane, quand vous montiez sur mes  
genoux! Votre jeunesse me ragaillardis-  
sait --- Je me réjouissais à l'avance  
de vous avoir.

En souvenir de moi, conserve ce cahier,  
lorsque je ne serai plus de ce monde, et qu'il  
sera ta propriété. Tu pourrais même con-  
tinuer à noter les principaux événements de  
ta vie. J'ai d'ailleurs l'intention d'écrire  
encore dans ce petit "Livre de Bernard"  
tant que mes forces me le permettront.

Et maintenant que ta petite enfance  
est passée, que tu n'as plus le temps  
de venir jouer avec moi le jeudi,  
n'oublie quand même pas ta grand'mère,  
Alicia Legras

Nancy, le 26 juillet 1954

Voici la fin de l'introduction du *Livre de Bernard*

Que ma grand-mère a rédigé pour moi.

Je l'ai conservé précieusement, j'ai scanné toutes ses pages  
et je les ai intégrées dans mon livre de souvenirs.

***Tout est grâce***

Tout est Grâce, ici-bas, tout, jusqu'à la souffrance :  
 La musique et l'amour, l'enfant comme la fleur...  
 Mais aussi le chagrin, le souci, chaque pleur.  
 — Toute chose est un Don ; c'est ma ferme croyance !

Alors, patiemment, bien qu'avec répugnance,  
 Gravissons le calvaire en toute son ampleur,  
 Comme nous accueillons la joie et la chaleur  
 Que dispense le Maître, en son omniscience.

Quoique semblable au mal, la douleur est un bien,  
 Quand nous l'offrons à Dieu, dans un esprit chrétien :  
 Elle nous sanctifie, alors que tout chavire.

— Equitable rançon du vice originel,  
 Faut-il te demander ? — T'accepter doit suffire...  
 Notre grande faiblesse attendrit l'Eternel !

(1)

« Ô l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie!  
 « Pain merveilleux qu'en Dieu partage et mult'plié!  
 « Table toujours servie au paternel foyer!  
 « Et chacun en a sa part et tous l'ont tout entier! »  
 V. Hugo

## Souvenirs ~ ~

~ ~ ~ ~ ~

Mon cher Enfant,

Voici un travail que j'ai fait en  
 songeant à toi, inspiré par toi.

L'idée m'en est venue en relisant, ces  
 temps derniers, les lettres de mes parents,  
 afin de faire remonter leur souvenir de  
 la brume où il s'estompait peu à peu.

Et en revoyant cette correspondance  
 qui comprend plus d'un millier de lettres,  
 je te revoyais, bébé, petit garçon, jeune  
 homme. Le petit Nono que j'avais bercé  
 dans mes bras, consolé de ses chagrins enfan-

La première page du Livre de Jean – Souvenirs

La seconde suit



***Jour des Morts***

*A la mémoire de mon Père et de ma Mère*

Vieux parents endormis dans la paix des tombeaux,  
Vous, jeunes et enfants, fauchés dès votre aurore,  
Il me semble vous voir, sortant des noirs caveaux,  
Et nous tendant les bras, pour nous aimer encore.

La mort a désuni bien des cœurs qui s'aimaient ;  
Mais l'amour vrai jouit d'une vie éternelle ;  
Et les cœurs qui s'aimaient s'uniront à jamais,  
Au Royaume des Cieux dans une ère nouvelle.

Je songe à tous les yeux que nous avons fermés,  
Qui ne brilleront plus, du moins sur cette terre,  
A tous les tendres yeux qui nous ont tant charmés,  
D'un époux, d'une sœur, d'un ami, d'une mère.

Mais pour l'instant, chers Morts, agréez quelques fleurs,  
En ce jour de novembre, imprégné de tristesse...  
Recevez nos regrets, nos prières, nos pleurs,  
Signes de souvenance... Ils sont notre caresse !

lins, choi' autant que je le pourais ; l'écolier  
si studieux ; le grand garçon remportant de  
magnifiques succès dans ses examens ; en un  
mot, l'enfant que j'ai aimé comme je n'en  
aimais une mère, revivait avec plus d'inten-  
sité dans mon esprit.

Je retrouverais ses mots d'enfant, ses  
progrès, sa précoce intelligence, la tendresse  
que tu me témoignais, ainsi que des détails  
matériels sur ses vêtements, ses jouets, etc...

L'idée m'est donc venue de grouper  
tous ces extraits de lettres se rapportant à  
toi, lettres de tes grands-parents, de ton  
père, de moi-même, et de quelques autres  
personnes.

Je ne sais si ces souvenirs t'intéres-  
seront. Peut-être penses-tu, sans le dire,  
qu'ils n'ont guère d'importance, que ta  
vieille maman est trop sentimentale et raconte  
un peu. Il est vrai que ce sont les vieillards  
qui tiennent le plus aux souvenirs d'enfance.

Mais quand tu auras vieilli, le  
passé lointain te semblera plus intéressant.

***Angoisse***

En des temps reculés, les temps de ma jeunesse,  
A de certains moments, l'angoisse m'assaillait,  
Lorsque sous l'abat-jour, rêveuse, je voyais  
(Songeant surtout à moi, cela je le confesse),

Les cheveux blonds, soyeux, de mes jeunes enfants.  
« O mes deux bien-aimés, me disais-je en moi-même,  
Que ferai-je plus tard sans vous, moi qui vous aime,  
Et pense avec terreur à la fuite du temps ?

« Bientôt, vous serez grands. Votre tendre visage,  
Vos lèvres et vos yeux, appelant le baiser,  
Ne m'appartiendront plus, car vous me quitterez...  
Que deviendrai-je alors, sans votre babillage ?

« Quand vous prendrez l'essor, quand vos petites mains  
— Qui recherchent mes mains leur servant de refuges —  
Bâtiront votre nid, mes bien-aimés transfuges,  
Que deviendrai-je alors ? Que seront nos destins ? »

Pour me faire plaisir, Alice avait fabriqué cette crèche. Elle avait modelé les personnages avec de la pâte, les avait chauffés puis vernis. C'est ainsi que chaque année, je dispose la crèche sous le sapin de Noël en ayant une pensée émue pour ma grand-mère que j'appelais Mémé et que j'aimais beaucoup.



La crèche de Mémé sous le sapin de Noël

*Petits bateaux, grande chimère*

J'aime m'asseoir au bord des eaux,  
 Fût-ce celles d'une fontaine.  
 J'aime regarder les bateaux,  
 En évoquant la mer lointaine...  
 Mais ceux dont je m'occupe ici  
 Naviguent à la Pépinière,  
 Sur un bassin, dans un parterre  
 D'un des grands jardins de Nancy.  
 — Leurs mâts sont faits d'une baguette ;  
 Leurs filins, d'une cordelette ;  
 Mais leurs voiles en raccourci  
 Semblent voguer bien loin d'ici...  
 Manœuvré avec gaucherie,  
 Le frêle esquif tremble sur l'eau ;  
 Et l'enfant, dans sa rêverie,  
 Se croit vraiment un matelot

Sur cette mer miniature,  
 Que ma chimère transfigure,  
 — A moi qui rêve d'infini,  
 Un navire d'enfant fournit  
 L'illusion des mers immenses,  
 Où, sur les flots, les bateaux dansent.  
 Venu du large, le grand vent  
 Règne partout, dorénavant...  
 — Entourez-moi, blanches mouettes !  
 Déjà, j'entends vos petits cris.  
 Emmenez-moi, mes goëlettes,  
 Loin de ces horizons si gris.

Bateaux, bateaux de pacotille,  
Qui vous rassemblez en flotille,  
Vous emportez mon cœur au loin,  
Jusqu'à cet Océan lointain,  
Où de hautes et blanches voiles  
Semblent rejoindre les étoiles !

*Rêverie*

Les choses que je sais, les choses de la vie,  
 Sont au fond de moi-même, en un vase bien clos.  
 — Je sais que le bonheur est un sujet d'envie,  
 Qu'on réclame à grands cris, même à tous les échos ;  
 Car c'est un oiseau rare, au plumage doré.  
 On peut le prendre au nid, ceci est avéré,  
 Mais il faut mettre un frein à l'âme inassouvie.  
 Ces choses, je les sais, ces choses de la vie.

Je sais qu'il est dans l'air un murmure subtil ;  
 — Le murmure des bois, ou des âmes qu'on aime. —  
 Pour entendre la voix du printemps en avril,  
 Pour bien comprendre un cœur replié sur lui-même,  
 Il faut savoir se taire... et savoir écouter  
 Tous les chuchotements, et, souvent, s'oublier !  
 — Je sais que la nature a des beautés sublimes,  
 Mais aussi des aspects au charme dérobé.  
 Pour les apercevoir, ces côtés plus intimes,  
 Il faut se recueillir, et savoir regarder.  
 Chaque fleur a sa grâce ! — Et c'est la rêverie  
 Des choses que je sais, des choses de la vie...

Lorsque j'avais vingt ans, j'aurais voulu tout voir,  
 Tout comprendre et tenir, tout lire, tout savoir.  
 A quoi bon tout cela ? Les choses que j'ai sues  
 Ont sombré dans l'oubli ; d'autres me sont venues,  
 Sans que je sache d'où, par un chassé-croisé.  
 Et ce que j'avais su fut ainsi remplacé.  
 Puis j'appris qu'avant tout, il faut ouvrir son âme,  
 L'amour doit être en nous une céleste flamme.  
 Le bonheur c'est d'aimer : tout, depuis l'Infini,  
 Depuis le Créateur, jusqu'au plus petit nid...  
 Telles sont ma science et ma philosophie  
 Des choses que je sais, des choses de la vie.

Alice était aussi une artiste, témoin cette aquarelle



Vase fleuri peint par Alice



## LA VIE D'ALICE

Ami lecteur, sans doute as-tu été ému comme je le fus, à la lecture des très beaux poèmes d'Alice qui laissent découvrir des aspects attachants de sa personnalité, en particulier sa foi profonde que je développerai plus loin (une expérience mystique qu'elle a relatée y a contribué).

En attendant, je propose de débiter par un poème sur ses cinq petits-enfants puis d'évoquer son grand-père et ses parents et de poursuivre par une présentation chronologique des événements à partir de la naissance de son fils.

Pour écrire cette suite de l'ouvrage, j'ai puisé dans trois cahiers qu'Alice a remplis de sa belle écriture : *Le livre de Bernard*, mais aussi *Le livre de Jean* et *Notes personnelles*.

## A Toul, Mme Legras-Bourcier reçoit le Prix des Poètes Lorrains



Hier après-midi, salle des adjudications, à Toul, au cours d'une manifestation artistique et littéraire, organisée par la société des poètes et artistes de France, Mme Legras-Bourcier, bien connue dans les milieux littéraires nancéiens, a reçu, des mains de M. Roger Bernier, vice-président de la société, le Prix des poètes lorrains. Cette manifestation était placée sous la présidence d'honneur de

M. Bellion, sous-préfet de Toul et groupait autour de M. Meillant, président de la société ; Mlle Vestier, déléguée régionale et trésorière ; Mme Pollera, adjointe à la direction littéraire, etc.

Sur notre cliché : la lauréate reçoit son prix des mains de M. Bernier. Dessous, une vue de l'assistance, avec, au premier plan, M. Roger Bellion, sous-préfet de Toul.

*Republicain Lorrain du 16 av. 1962  
(édition de Toul)*

### **J'ai cinq petits-enfants**

Ce poème d'Alice écrit en décembre 1960 est dédié à ses cinq petits-enfants, venus au monde dans cet ordre : Bernard, Christiane, Monique, Véronique et Dominique.

J'ai cinq petits-enfants ; La race continue !  
 En traversant les ans, la vie se perpétue...  
 C'est la chair de ma chair... Trois filles, deux garçons.  
 Bernard et puis Christiane. Ensuite, c'est Monique,  
 Véronique et leur frère, un petit Dominique ;  
 J'ai cinq petits-enfants. Ce sont mes cinq fleurons !

Bernard, le premier né de Jean et Madeleine,  
 Est un garçon sérieux de dix-huit ans à peine.  
 Bien loin d'être un agneau, c'est un lion belliqueux,  
 Un cœur tendre, parfois, une conscience pure,  
 Et il réussira, il n'a pas froid aux yeux !  
 Sa grande distraction : le sport et la lecture.

Christiane est une blonde, aux yeux clairs, aux traits fins,  
 Aux seize ans rayonnants... Profil de séraphin,  
 Teint de rose et de lys... C'est une scientifique.  
 Ce qu'elle aime surtout, c'est les mathématiques.  
 Ses deux sports favoris : le cheval et le ski.  
 Elle aime le travail et la vie lui sourit.

Monique est une rose. Elle était si mignonne,  
 Quand c'était un bébé, qu'ainsi je la nommais.  
 Ses grands yeux lumineux, l'air pensif qu'ils lui donnent,  
 En font une fillette attrayante à souhait.  
 Premier fruit de l'amour de l'union de Philippe et d'Annette,  
 Elle a huit ans sonnés ; elle est toute jeune.

Petite Véronique obtient tout ce qu'elle veut,  
Avec son air câlin, son délicieux sourire.  
C'est un amour d'enfant, chacun en fait l'aveu.  
Elle aime le dessin et saura bientôt lire.  
Née il y a six ans, elle est notre filleule,  
Et depuis ce temps-là, enchante son aïeule.

Et quant à Dominique, aux beaux cheveux bouclés,  
Dont le talent consiste à tout déménager,  
C'est un bambin charmant qui suce encore son pouce.  
Bientôt vingt et un mois !... Mon Dieu, comme ça pousse !

J'ai cinq petits-enfants : trois filles, deux garçons.  
Ce sont mes cinq fleurons – Vraiment, le compte est bon !

## Le grand-père maternel et les parents d'Alice

Alice aimait beaucoup son grand-père Jean-François Mangeongean comme elle l'a écrit. Il est mort quand elle avait 12 ans. Jean-François était un enfant naturel<sup>10</sup>, ce qui ne l'a pas empêché de faire une belle carrière, comme le rappelle le texte suivant du *bulletin de la société philomatique vosgienne* (1901).

*Jean-François Mangeongean (JFM) est entré à l'école normale de Mirecourt, en sortit le 23 octobre 1845 pour aller comme instituteur adjoint à Sapois. Nommé instituteur public à Ramonchamp en 51 et à St-Dié en 57. Après 10 ans d'exercice dans la ville, il est nommé en 68 inspecteur primaire à Remiremont puis à St-Dié en 76. Il occupe ce poste jusqu'en 88 où il prend sa retraite et est nommé à l'honorariat. Il reçoit de nombreuses distinctions, principalement : palmes d'officier d'académie en 72 et croix de la légion d'honneur le 13 juillet 1883 (pour récompense de ses services et de son concours à la cause de l'instruction). Il comptait prendre un repos bien mérité à St-Dié mais l'estime de ses concitoyens en décida autrement. Le 6 mai 88, il est nommé conseiller municipal, le premier de la liste (1726 suffrages sur 2761 votants). Il est choisi par le conseil pour remplir les fonctions d'adjoint. Le 12 mars 90, il remplaça comme maire de la ville Emile Roesler, mort en fonction. JFM est resté maire jusqu'au 25 octobre 96 et conseiller municipal jusqu'à son décès. Il était président de la délégation cantonale. Il est l'auteur d'une brochure intitulée "les écoles primaires avant la révolution de 1789 dans la région des Vosges" et d'une "Géographie du département des Vosges" sans compter un grand nombre d'articles pédagogiques parus notamment dans le journal "l'Instituteur".*

Concernant Alfred et Jeanne, les parents de sa mère, Annette m'avait fourni ces petits portraits que j'avais intégrés dans leur généalogie :

---

<sup>10</sup> Sur l'acte de naissance, il est noté que sa mère a accouché à l'âge de 25 ans dans la maison de Jean Baptiste André en présence de Romain Kienzel âgé de 21 ans, instituteur et organiste. On peut suggérer que ce dernier est le père de l'enfant et qu'il a poussé Jean-François à être comme lui instituteur.

*Le père d'Alice, Alfred Bourcier, principal du collège de St-Dié, était sévère et respecté par son personnel et ses élèves ; mais dans le privé, il se révélait comme un bon vivant, aimant à rire et comme un grand-père attentionné, généreux et très fier des succès de son petit-fils. C'était un humaniste, professeur de lettres au départ ; les murs de son bureau étaient tapissées de livres (qui ont disparu dans l'incendie de St-Dié en 1944). Cela ne l'empêchait pas d'aimer les chansons un peu gauloises. Il fut un cruciverbiste passionné, alors que les mots croisés n'en étaient qu'à leur début. Il s'éteignit dans son logis en juillet 1943 et ne connut pas en 1944 le drame de l'incendie de sa ville qui détruisit totalement sa maison. Annette raconte aussi que Jean et elle, ont passé, de nombreux jours de vacances à St-Dié, toujours heureux d'y aller.*

*Ma grand-mère Jeanne était la fille unique de Jean-François Mangeonjean. Elle avait fait connaissance de son futur mari au cours d'une séance de patinage. C'était une bonne maitresse de maison. Je l'ai toujours connue très sourde (elle utilisait un cornet acoustique en papier mâché noir, agrémenté de fleurs roses. qui ne servait pas à grand-chose, si ce n'est comme remarqua papa [Jean Legras] qui connut les mêmes problèmes (héréditaires ?) que les personnes élevaient la voix. C'est elle qui m'a appris à jouer aux échecs. Elle entretenait avec Alice une correspondance suivie ; elle la voyait bien plus souvent que les trois autres enfants, plus éloignés géographiquement et dont les mariages n'avaient pas eu son approbation, ni celle de grand-père. Tous les ans, les grandes vacances ramenaient mes grands-parents chez nous pour un mois : quel événement ! On se tassait un peu dans l'appartement du 33 avenue Foch. La cousine Antoinette Matthieu qui habitait juste en dessous de nous prêtait une chambre pour mon grand-père.*

## Quelques événements marquants chronologiques

Jean Legras voit le jour le dimanche 12 juillet 1914 au 22 de la rue Debordeaux à Soissons où son père venait d'être nommé.

Il est le premier enfant d'Alice Bourcier âgée de 26 ans et de Félix Legras, professeur de mathématiques dans le secondaire, âgé de 28 ans. C'était un beau bébé de près de cinq kilo<sup>11</sup>.

Jean naît quelques semaines avant le début de la grande guerre alors qu'une période très troublée débute pour ses parents.

En effet, le 4 août 1914, c'est la déclaration de la guerre.

L'ennemi se rapprochant de Soissons, la famille Legras part pour Chambéry chez Adine Bourcier, sœur d'Alice.

Félix envoyé à Dreux est démobilisé rapidement pour raisons de santé. Le couple vient à Nancy où Félix avait été nommé professeur.

En septembre 1915, Félix est repris pour le service armé dans l'artillerie et en 1916, il est à Verdun pour la grande offensive.

En octobre 1916, la famille habite Bourges. Félix est évacué de Verdun puis soigné à Baud (dans le Finistère) ; il est nommé professeur à titre militaire.

En octobre 1917, Félix est nommé au lycée Michelet à Vanves (banlieue de Paris). La famille loge à Clamart. Le 22 août 1918, naît une petite sœur Annette<sup>12</sup>.

Alice apprend à lire et à écrire à son fils, ce qu'il fait avec beaucoup de facilité.

---

<sup>11</sup> L'accouchement fut très long et très douloureux comme l'écrit Alice : « Après 20 heures de souffrances atroces que je n'oublierai jamais... ». Il a fallu l'opérer ultérieurement pour réparer des lésions intimes.

<sup>12</sup> Jean fut toujours un très bon frère.

Le 11 novembre 1918, c'est l'armistice. Le 15 septembre 1919, la famille s'installe au 33 de l'avenue Foch dans un bel appartement de six pièces pour une période de vingt ans, avant de venir au numéro 39 de la même rue. La vie errante était terminée. A la rentrée, Félix reprend ses classes au lycée Henri Poincaré de Nancy.

Jean suit des études très brillantes au lycée Henri Poincaré de Nancy où il rentre à l'âge de six ans en 1920 (à Paques, il monte d'une classe) ; il truste les prix d'excellence année après année<sup>13</sup>.

Début 1929, Félix et surtout Alice sont sérieusement malades. Le docteur diagnostique une broncho-pneumonie grippale avec une rechute pour Alice. Alice est très attristée parce dans sa seizième année, Jean ne voulut plus aller à la messe le dimanche et qu'elle a cédé<sup>14</sup>.

En 1930, le couple achète une auto<sup>15</sup>. En revenant de St-Dié à la Toussaint, un accident se produisit. La Peugeot alla buter violemment dans un gros arbre. Alice perdit connaissance. On amena les blessés à l'hôpital de Raon où ils restèrent six jours. Jean avait le bras cassé et fut plâtré, puis le bras recassé après car mal remis. L'assurance paya les frais de maladie mais non la voiture<sup>16</sup>. L'année suivante, Félix a racheté une voiture mais d'occasion : une Donnet.

En mars 1932, Alice subit une opération longue et douloureuse : une hystérectomie qui devait « démolir sa santé » comme elle l'écrit.

L'année suivante, Jean rentre à Normale Sup.

La santé d'Alice est médiocre. En février 1947, elle a une défaillance cardiaque extrêmement pénible, car elle était accompagnée d'une très

---

<sup>13</sup> Je raconte la vie et la brillante carrière de Jean Legras dans un ouvrage : *Mon père Jean Legras : pionnier de l'informatique à Nancy* (2019).

<sup>14</sup> Elle écrit aussi qu'elle n'était pas soutenue par son mari.

<sup>15</sup> Je ne parlerai pas ici des voyages pour les vacances. Plusieurs photos dans le livre précisent des lieux et des dates.

<sup>16</sup> Alice écrit que ce fut une grosse perte d'argent pour nous.



grande angoisse, écrit-elle<sup>17</sup>. Elle a duré pendant près de deux longs jours.

En 1955, Alice et Félix font un grand voyage qui les conduit à Lourdes où ils restent cinq jours.<sup>18</sup>

Le 30 mai 1968, Alice et Félix quittent définitivement Nancy pour habiter à La Rochette dans les Alpes, chez Annette et Philippe qui leur donnent l'hospitalité.

Le 19 mars 1971, mort de son époux, mon grand-père que j'appelais Pépé Félix.

---

<sup>17</sup> « L'angoisse est une sensation affreuse et inexprimable, que, seuls qui l'ont ressentie peuvent comprendre. Les autres ne peuvent pas plus s'en rendre compte que des aveugles de naissance auxquels on voudrait expliquer les couleurs. »

<sup>18</sup> Alice écrit : « Le doigt de Dieu est là, c'est bien évident ! Quand je songe au chemin parcouru par mon mari, depuis l'année 1934 quand il me disait avec force qu'il haïssait la religion !! »



La tombe d'Alice et Félix à La Rochette

## La foi d'Alice et son expérience mystique

Alice parle abondamment de Dieu et de sa foi chrétienne dans un gros cahier de 255 pages de *Notes personnelles*, écrit à partir de 1933. Elle veut y noter « les mouvements de ma vie intérieure et mes élans vers Dieu ». Cette foi qui joue un rôle important dans sa vie, se retrouve dans ses poèmes puisque sept d'entre eux abordent plus ou fortement des thèmes religieux<sup>19</sup>.

Ce n'est qu'à 45 ans, au printemps de l'année 1933 qu'Alice s'est sentie attirée vigoureusement par la religion, après avoir suivi une retraite, prêchée aux Mères Chrétiennes. A plusieurs reprises, écrit-elle dans la première de ses notes, elle a supplié Dieu de l'éclairer et de lui envoyer un signe sensible. Et relate-t-elle, en communiant le 1<sup>er</sup> septembre, elle ressentit une très grande douceur et un immense bonheur l'envahir, « auquel je ne me trompai pas. – Jésus me disait bien qu'il était là. Je pleurai abondamment de joie et de reconnaissance, perdant complètement le sentiment de ce qui m'entourait. »<sup>20</sup>...

Mais c'est le 25 novembre 1933 qu'a lieu son expérience mystique la plus intense, qu'elle décrit longuement. Je lui laisse la parole :

«Voici ce que j'ai vu dans la nuit du 19 novembre au 20. Je n'avais pas encore dormi, passé minuit, mais j'allais m'assoupir, lorsque je ressentis une vive douleur dans la poitrine. Je pensai que j'allais être reprise d'une angoisse dont je suis coutumière, et peut-être mourir ce qui ne m'effraye plus.

Mais le malaise ne dura qu'un éclair et je vis, les yeux fermés<sup>21</sup>, cette chose merveilleuse : le buste de Jésus, plus grand que nature. La tête était dans un clair-obscur, et je ne pouvais distinguer les traits (Je n'y songeai d'ailleurs pas). La poitrine resplendissait de lumière.

---

<sup>19</sup> Aubade à la Vierge, Chante, mon flûteau !, Chanson, Sur le Mont Sainte-Odile, Tout est grâce, Jour des Morts.

<sup>20</sup> Elle termine par : « Si, après ma mort, ces lignes tombent sous les yeux de Félix, puissent-elles aider à sa conversion pour laquelle je prie chaque jour. »

<sup>21</sup> C'est Marthe qui a souligné les mots.

Je me dis : « C'est le Sacré-Cœur » - Aussitôt, le Cœur de Jésus m'apparut, surmonté de la Couronne d'épines, se détachant en demi-teinte sur le fond lumineux.

Cette vision dura au moins trente secondes, sans doute plus. J'étais confondue devant la majesté de Dieu, et saisie d'un bonheur immense. Je le remerciais de se montrer à une créature si peu digne de Lui.

Puis, la vision s'effaça et ma joie disparut en même temps. Je m'endormis peu après.

Je fus troublée assez longtemps, les jours suivants, ressentant presque (mais le lendemain suivant) une sorte de malaise physique. Je me demandais si cette vision venait réellement de Dieu, ou si ce n'était qu'un effet de mon imagination. (Je désirais très vivement voir Notre Seigneur. Ces temps derniers, j'ai fait de nombreuses lectures mystiques.) Mais je ne suis pas une illuminée, et je suis certaine que je jouis de toutes mes facultés, sauf de ma mémoire qui défaille. C'est pourquoi j'écris ceci, pour en graver mieux tous les détails.

...

Avant cette vision, et étant couchée, j'avais eu une vive discussion avec Félix, qui cherchait à combattre ma foi, devenue bien plus grande depuis plusieurs mois ; tandis que, de mon côté, je soutenais mes croyances. Nous avons âprement discuté pendant près de deux heures. De guerre lasse, il s'était endormi, tandis que je faisais à Dieu le don complet de mon âme, et je le priais de m'accepter pour son épouse spirituelle. C'est peu de temps après, mais je ne saurais dire combien de temps, que la douleur de poitrine me prit, suivie de la vision.